

La revanche de John Frankenheimer

Autor(en): **Creutz, Norbert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 10

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931269>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



«Un crime dans la tête» (1962)

La revanche de John Fran

Cinéaste négligé par la critique de son vivant, l'auteur d'«Un crime dans la tête» et d'une trentaine d'autres films hollywoodiens serait-il en passe de devenir un classique? Un hommage à la Cinémathèque offre l'occasion de faire le point sur cet artisan qui avait du style.

Par Norbert Creutz

De toutes les générations qui se sont succédé dans le cinéma américain, la plus malchanceuse aura sans doute été celle formée à la dure école de la télévision en direct à la fin des années 50. Avec Franklin J. Schaffner, Arthur Penn, Robert Mulligan et Sidney Lumet, John Frankenheimer en fut l'une des figures de proue (les «viennent ensuite» s'appelant Delbert Mann, George Roy Hill ou Ralph Nelson). Pourquoi malchanceuse? Parce que sacrifiée sur l'autel de la «théorie des auteurs» – sauf Penn – pour être apparue entre la découverte des grands classiques hollywoodiens et l'avènement du cinéma moderne des «nouvelles vagues» européennes.

John Frankenheimer incarne précisément une sorte de pont entre ces deux pôles. En tant qu'enfant prodige de la télévision, il tient à la fois du grand professionnel à l'ancienne et du jeune cinéaste en quête d'un ton neuf, avec un œil sur ce qui se fait ailleurs. En conséquence, il se laissera régulièrement séduire par des aventures européennes (de «Le train / The Train» à «Ronin»...), sans jamais parvenir à faire oublier qu'il a déjà signé tous ses meilleurs films avant l'âge de 40 ans. Pour finir, ce réalisateur, qui n'a jamais participé à l'écriture d'un scénario, s'est trouvé dans la position d'un grand styliste souvent handicapé par du matériel de qualité discutable.

Une gloire précoce

Né à New York en 1930 d'une mère irlandaise et d'un père juif allemand, John Frankenheimer a été un cinéophile assidu depuis son plus jeune âge. À l'armée, après ses études, il réussit à se faire muter dans l'unité cinéma de l'US Air Force, où il apprend le b.a.-ba. Une fois démobilisé, la jeune télévision lui tend les bras: il est rapide, sans complexes (avant 30 ans, il porte

déjà à l'écran Fitzgerald, Hemingway et Faulkner), apprécie les défis techniques et possède un sens inné de la direction d'acteurs. Ce sont des conditions d'apprentissage idéales, la critique ne venant même pas sanctionner les inévitables faux pas commis dans les conditions périlleuses du direct.

Comme beaucoup de collègues, il se voit proposer pour ses débuts au cinéma la version remaniée d'une dramatique télé («The Young Stranger», 1957), mais rempile ensuite pour trois ans lorsqu'il est nommé réalisateur principal de ce qui restera à jamais comme la Rolls du genre: «Playhouse 90». Il peut alors faire son entrée dans le cinéma par la grande porte avec «Le temps du châtiement» («The Young Savages», 1961), drame de la délinquance juvénile à New York, d'après un roman d'Evan Hunter. Sa vedette, Burt Lancaster, l'appelle ensuite pour remplacer au pied levé l'Anglais Charles Crichton sur son film suivant: «Le prisonnier d'Alcatraz» («Birdman of Alcatraz»), histoire d'un condamné à la prison à vie qui y devient un ornithologue de réputation mondiale. Un film étonnant, sans le moindre

temps mort, qui installe le style Frankenheimer: expressif et inventif, parfois presque tape-à-l'œil, mais profondément réaliste.

Le traumatisme Kennedy

Puis c'est la voie royale: «L'ange de la violence» («All Fall Down»), étude psychologique sous l'influence d'Elia Kazan; «Un crime dans la tête» («The Manchurian Candidate») et «Sept jours en mai» («Seven Days in May»), films jumeaux qui inventent la politique-fiction, le premier anticipant sur l'assassinat de John F. Kennedy avec un scénario limite grotesque d'assassin qui a subi un lavage de cerveau en Corée, le second imaginant un coup d'Etat militaire déjoué de justesse; «Le train», formidable film de guerre et d'action repris à Arthur Penn encore une fois à la demande de Lancaster; et «L'opération diabolique» («Seconds»), film de science-fiction qui s'interroge sur la possibilité d'une deuxième vie avant de virer franchement au cauchemar. Maître du noir et blanc, Frankenheimer tutoie avec ces films les plus grands cinéastes de l'heure.

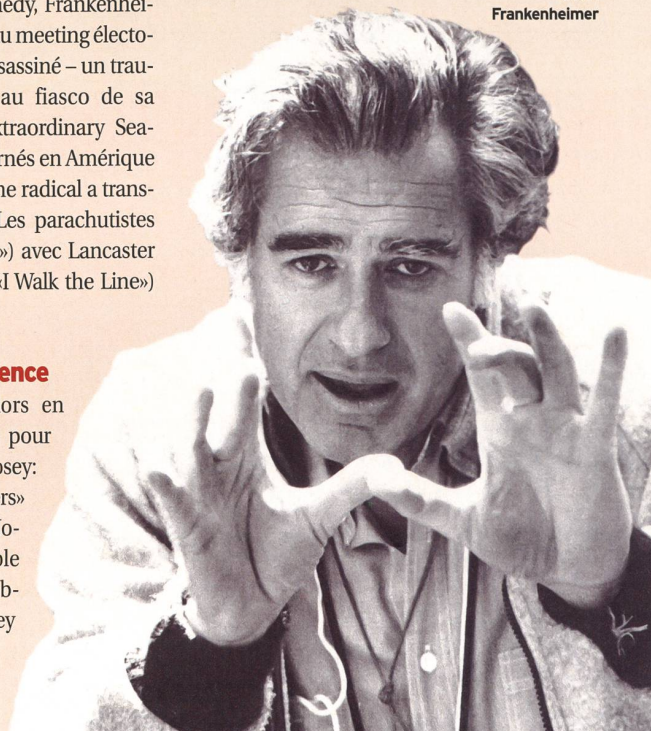
La fin des années 60 le trouve à un tournant. Il passe à la couleur avec «Grand Prix», spectaculaire film de courses automobiles tourné en Europe, puis réalise en Hongrie l'am-

finesse. Il revient alors en Californie où, guetté par l'alcoolisme, il se spécialise dans les thrillers violents: «Refroidi à 90 %» («99 and 44 / 100 % Dead»), polar parodique en avance sur son temps, «French Connection II», «Black Sunday» ou «Prophecy». Des films efficaces mais un peu creux, à l'exception du méconnu «A armes égales» («The Challenge»), histoire coécrite par John Sayles d'un aventurier américain au Japon, qui doit choisir son camp entre tradition et modernité. A l'évidence, le cinéaste commence à pencher pour la première, comme tendent également à le prouver deux adaptations fidèles de pièces, «The Iceman Cometh» (Eugene O'Neill) et «The Rainmaker» (N. Richard Nash).

Son style se fait alors plus ample, le sens du cadre devient souverain et, malgré des sujets invariablement violents aux ambitions limitées, les années 80 marquent un retour en forme: «The Holcroft Covenant», «Paiement cash» («52 Pick-Up»), «Dead Bang», «The Fourth War» et «Year of the Gun» constituent un ensemble cohérent, entre polar et thriller politique, qui mérite d'être redécouvert. La fin de sa carrière voit Frankenheimer alterner entre des commandes aux scénarios indignes de son talent («L'Île du Docteur Moreau / The Island of Dr. Moreau», «Ronin», «Piège fatal / Reindeer Games») et des téléfilms historiques de prestige pour les chaînes câblées HBO et TNT («Against the Wall», «The Burning Season», «Andersonville», «George Wallace», «Path to War») qui, aux Etats-Unis du moins, restaurent sa crédibilité. Le tout forme-t-il une œuvre? On parierait que oui. ■

In memoriam John Frankenheimer. Cinémathèque suisse, Lausanne. Jusqu'au 12 octobre. Renseignements: 021 331 01 01.

John Frankenheimer



bitieux «L'homme de Kiev» («The Fixer»), fable philosophique sur fond de persécutions juives dans la Russie du XIX^e siècle, écrite par Dalton Trumbo d'après le roman de Bernard Malamud. Proche de Robert Kennedy, Frankenheimer accompagne ce dernier au meeting électoral de Los Angeles où il est assassiné – un traumatisme qui s'additionne au fiasco de sa première comédie: «The Extraordinary Seaman». Suivent deux films tournés en Amérique profonde, que leur pessimisme radical a transformé en échecs injustes: «Les parachutistes arrivent» («The Gypsy Moths») avec Lancaster et «Le pays de la violence» («I Walk the Line») avec Gregory Peck.

Sous le signe de la violence

Frankenheimer s'installe alors en France, mais ne devient pas pour autant un nouveau Joseph Losey: des films comme «Les cavaliers» («The Horsemen») d'après Joseph Kessel et «L'impossible objet» («The Impossible Object») d'après Nicholas Mosley manquent par trop de

William Dieterle à Lausanne

Cinéaste allemand exilé à Hollywood, William Dieterle (1893-1972) est à l'honneur à la Cinémathèque suisse. La rétrospective compte notamment plusieurs de ses fameuses biographies engagées («Dr. Ehrlich's Magic Bullet», «La vie d'Emile Zola»). Entre deux polars ou mélos tournés pour les studios, Dieterle a réalisé quelques chefs-d'œuvre, comme «L'homme qui vendit son âme», variation sur le mythe de Faust, ou «Quasimodo», belle et sombre adaptation de Victor Hugo. Voir aussi article dans *Films* n° 8, août 2002. (cl)

William Dieterle, un romantique engagé. Cinémathèque suisse, Lausanne. Jusqu'à fin octobre. Renseignements: 021 331 01 02.

Fritz Lang, Fellini et de De Sica à Genève

En octobre, le CAC-Voltaire propose trois films présentés et commentés par des spécialistes, l'un de Fritz Lang, l'autre de Fellini, le troisième de Vittorio De Sica. Dans «Chasse l'homme», un Anglais est arrêté à la veille de la guerre pour avoir saisi l'opportunité de tenir Hitler en respect avec son arme. Il s'évade et gagne l'Angleterre, mais les nazis le pourchassent... Premier des quatre films antinazis que Fritz Lang réalisa pendant la Seconde Guerre mondiale, ce thriller contient quelques scènes d'anthologie, dont une poursuite stupéfiante dans le métro londonien. Et Fritz Lang démontre brillamment comment la barbarie se cache derrière les apparences les plus civilisées. «Fellini Roma», étonnant mélange de cinéma documentaire et de fiction fantasmagorique, est entièrement décliné à la première personne. La caméra de Fellini commence par filmer un monstre embouteillage dans la Rome des années 70, puis explore différentes couches temporelles de la ville, jusqu'à l'antique mère nourricière de l'Italie. Véritable incarnation de la femme italienne, Anna Magnani y fait une apparition inoubliable. Dans «Umberto D», un professeur à la retraite ne peut survivre avec sa misérable pension. Acculé, il se résout à faire la manche et envisage le suicide... Cette œuvre néoréaliste est signée Vittorio De Sica, inoubliable auteur du «Voleur de bicyclette». (la/cl)

CAC-Voltaire, Genève. «Chasse l'homme» («Man Hunt», 1941) de Fritz Lang, 12 octobre à 16 h, présentation et conférence de Pierre Gabaston. «Fellini Roma» (1971) de Federico Fellini, 19 octobre à 16 h, présentation et conférence de Freddy Buache. «Umberto D» (1951) de Vittorio De Sica, 31 octobre à 20 h, présentation et conférence de Manuel Tornare. Renseignements: 022 320 78 78.

Georges Lautner à Lausanne

Régulièrement repris par la télévision, «Les tontons flingueurs» ou «Les barbouzes» ne suffisent pas à résumer l'œuvre de Georges Lautner. La Cinémathèque suisse nous propose donc de découvrir une dizaine de films policiers, où transparait le goût très personnel du cinéaste pour la parodie. Qu'il s'agisse du «Monocle noir», premier épisode d'une trilogie d'espionnage hilarante, «Flic ou voyou», carte blanche à un Belmondo qui frise l'autoparodie, ou le pamphlet politique «Mort d'un pourri», Lautner réalise des polars comme Frédéric Dard en écrit, avec efficacité, humour et respect du genre. (cl)

Georges Lautner: humour noir à la française. Cinémathèque suisse, Lausanne. Jusqu'à fin octobre. Renseignements: 021 331 01 01.